

Henri de Boulainviller

Origine des êtres et espèces fruit d'une conversation retenue imparfaitement

Source: éd. Gianluca Mori, *Rivista di Storia della filosofia*, 1 (1994), p. 169-192, et in *Philosophes sans Dieu*, éd. Gianluca Mori et Alain Mothu, Paris, Honoré Champion, 2005, ré-éd. 2010, p.41-49, d'après les *Extraits des lectures de Boulainviller*, mss. BNF n.a.f. 11071-11076, et Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert Ier, ms 15159-15167.

Comme l'on fait usage de la géométrie non seulement pour la mesure des grandeurs et le jugement de leur rapport, mais qu'on l'applique heureusement à des matières physiques, comme à mesurer les distances des planètes du centre commun, leur pesanteur différente et le temps de leur circulation, on a cru les pouvoir appliquer aux matières métaphysiques, et on [l'a] fait avec succès.

PREMIER PRINCIPE

Deux grandeurs étant données, si l'une s'accroît jusqu'à l'infini, et que l'autre diminue proportionnellement, celle-ci sera zéro quand l'autre sera à l'infini.

Cette proposition est démontrée par la proportion de l'hyperbole et de la parabole et la diminution [des aires sous les asymptotes]. On tire de là cette conséquence : qu'étant donnée la connaissance d'un effet physique résultant, selon la première idée, d'une cause métaphysique, plus la connaissance physique et mécanique s'augmentera, plus la nécessité de la cause métaphysique diminuera, en sorte que la première étant parfaite, c'est-à-dire entière, la dernière sera comme zéro, c'est-à-dire nulle.

SECOND PRINCIPE

Dans la supposition du mouvement, le laps du temps équivaut à l'intelligence.

Un corps solide n'est tel, selon le Père Malebranche, que par la pression de l'ambiant, mais l'espace et la matière étant infinis ne peuvent recevoir de pression d'aucun ambiant, donc la matière est fluide par opposition à la solidité, et elle ne peut être fluide qu'elle ne soit en mouvement. On veut aussi qu'elle ait été homogène dans son principe, mais elle n'a pu le demeurer longtemps, car dès que l'on suppose le mouvement coéternel à la matière, elle a été agitée, et n'a pu s'agiter sans altération de ses parties, qui en a disposé plusieurs à s'unir, et de là sont nées les masses, qui s'y sont formées des différentes parties, perdant ou acquérant proportionnellement du mouvement.

Or, dès que ces principes sont accordés, il faut revenir au premier, que le laps de temps équivaut à l'intelligence, parce qu'il n'y a aucune disposition de matière qui ne puisse arriver par le simple effet du mouvement durant une durée infinie: *nil mere possibile debet concipi ; fuit enim, vel est, vel erit quidquid possibile concipitur aut existit*. Tout ce qui est dit possible doit être conçu comme existant, ou ayant existé, ou devant exister. Ainsi, celui qui a dit que la projection des caractères d'une imprimerie ne composerait jamais l'*Iliade* par hasard, s'est trompé, car on peut exprimer toutes les combinaisons des nombres. On sait par exemple qu'en 25 coups de jet de deux dés [texte lacunaire] et ainsi des autres à proportion. Donc il n'y a nulle combinaison qui ne puisse arriver dans un certain temps et, partant, dans l'éternité.

À l'égard des animaux, plantes et autres mixtes, leur accroissement n'est pas ce qui surprend d'ordinaire, mais c'est leur origine. Le germe s'explique comme une concrétion de glaces qui se fait dans les cavernes : la première goutte d'eau est le fondement de tout ce qui s'y accroît ; les voûtes, la disposition du lieu, tout y concourt. Ainsi notre terre, notre ciel, tout contribue à la formation des espèces. L'uniformité des semences n'a rien de plus singulier, parce que tous les animaux et les plantes engendrent dans les mêmes circonstances ; mais, sur tout cela, il est vrai de dire que plus la

connaissance de la mécanique augmentera, plus la nécessité d'une cause métaphysique diminuera, et quand l'une sera parfaite, l'autre sera zéro, c'est-à-dire nulle.

De ce que l'homme a une âme, le vulgaire a conclu que les bêtes en ont une, et Descartes, au contraire, a conclu de ce que les bêtes sont automates que les hommes le sont aussi. Ses sectateurs se sont toutefois attachés à l'écorce de sa doctrine, et ont prétendu d'insister sur ce qu'il a dit des notions différentes du corps et de l'esprit. Mais on lui répond que les propriétés de la matière ne sont pas assez connues, et comme il n'y a nul rapport de la pesanteur d'un corps à sa couleur, et que même un aveugle n'aurait nulle idée de la dernière, on pourrait nier que ces propriétés pussent subsister en même sujet, et on le nierait mal à propos. Ainsi la maxime est véritable : *omne quod percipitur in subjecto de eo potest affirmari*, mais l'argument négatif ne l'est pas, et on ne saurait dire : *omne quod non percipitur in subjecto de eo negari debet*.

On ne peut pas regarder le sentiment que les hommes ont de leurs actions comme un témoignage de leur liberté. Tout est déterminé dans l'ordre naturel : les hommes le sont avec sentiment et conscience, et les êtres inanimés le sont sans sentiment ni connaissance, à raison de leur nature. Or, si l'on conçoit que jamais le seul mouvement des atomes ne pourrait dans l'éternité faire une pendule, il faut, pour rendre raison de cet effet, joindre les deux déterminations : celle qui est purement naturelle, en conséquence de laquelle les matières servant à la construction d'une pendule ont été formées, et celle qui résulte des occasions de nécessité où l'homme se trouve d'inventer ou de produire des ouvrages. Toutes les deux sont également machinales, et résultantes des lois du mouvement. Mais la seconde étant accompagnée de sentiment d'une part, et de préceptes de l'autre, paraît l'effet de la liberté, à cause du canal par où elle passe.